

Léandro de Lajonquière

Des réminiscences, de la vérité et de l'histoire chez Freud

L'affirmation de Freud : « les hystériques souffrent de réminiscences »¹, faite pour la première fois en 1885, lors de la publication avec Joseph Breuer des « Études sur l'hystérie », a véritablement ouvert la voie de la psychanalyse. À la question de savoir si cette proposition est encore vraie, nous sommes, plus d'un siècle après, toujours obligés de répondre par l'affirmative. Nous dirons encore que cette affirmation sera toujours vraie puisque d'une certaine manière elle est de l'ordre d'un postulat pour la psychanalyse. Freud ira la proclamer quelques années plus tard, après avoir surmonté la période pré analytique, lors de son allocution² à la *Clark*

1. En l'occurrence l'affirmation était plus précisément « l'hystérique souffre pour la plus grande part de réminiscences ». S. Freud, « Études sur l'hystérie », 1885 *Œuvres complètes*, volume II, Paris, Puf, 2005, p. 28.

2. À cette occasion Freud dira : « Nos malades hystériques souffrent de réminiscences ». S. Freud, « De la psychanalyse », *Œuvres complètes*, volume X, Paris, Puf, 1993, p. 12.

Mais qu'est-ce que Freud entendait par réminiscences ?

Mais qu'est-ce que Freud entendait par *réminiscences* ?

Dans ce sens, il faut dire que selon Freud, l'hystérique souffrirait d'un savoir non-su, c'est-à-dire de traces d'un autre monde et d'un autre temps, et non pas de souvenirs plus au moins imprécis de la vie courante. Pour plus de clarté, revenons aux situations imaginées par Freud, à titre

5. C. Augé (Dir.), *Le Larousse pour tous. Nouveau dictionnaire encyclopédique*, Paris, Librairie Larousse, 1905, p. 585.

illustratif, lors de sa première conférence à la *Clark University*. En l'occurrence, il expose que les symptômes des hystériques sont des symboles mnésiques comme les monuments ornant nos villes. Freud livre alors, à son auditoire deux situations fictives. L'une est celle d'un londonien qui, à son insu, reste planté mélancoliquement devant le mémorial du cortège funèbre de la reine Eléonore et la deuxième est celle d'un autre piéton qui ne peut pas, ne pas pleurer chaque fois qu'il passe devant la colonne nommée *The Monument* rappelant le grand incendie qui détruisit Londres en 1666. Dans ces deux exemples chaque personnage souffre sans le savoir de quelque chose qui ne relève pas de son vécu personnel. Cette idée renvoie à la pensée platonicienne, selon laquelle, un humain est capable de dessiner un triangle en tant que copie imparfaite de l'idée de triangle, à laquelle il n'a pas accès, puisque comme toute idée, elle relève d'un autre monde différent de celui de tous les jours – le topos Uranus.

Cependant, les réminiscences freudiennes ne sont absolument pas celles de la philosophie. Freud ne place pas son questionnement dans le domaine de la gnoséologie comme Platon, mais dans un autre domaine, d'ailleurs tout à fait étranger au monde fermé des Grecs, celui de l'histoire et de la temporalité.

C'est grâce au vocable réminiscence que Freud finira par s'éloigner de l'idée médicale de trauma – action violente et contingente qui trouble l'équilibre du vivant – sur laquelle il a dû lui-même s'appuyer dans un tout premier temps de sa démarche, sous l'influence de Charcot. L'éthos médical de l'époque, à Vienne, était marqué par l'idée de la dégénérescence héréditaire et par un nihilisme thérapeutique. Dans ce contexte, Freud s'est appuyé d'abord sur l'idée du trauma, bien que pour inventer finalement la psychanalyse, il lui aura fallu aussi l'abandonner, à son tour.

Alors, si l'hystérique souffre de réminiscences cela veut dire que la souffrance n'est de l'ordre ni de la simulation, ni de la manifestation d'une biologie incurable, ni la trace d'une

action violente et contingente sur l'individu. Pour Freud, la souffrance a une histoire. Mais quelle idée Freud se faisait-il de l'histoire ? D'autant que dans « Construction dans l'analyse », il semblerait que Freud ait dit le contraire puisqu'il affirma que, « d'une certaine manière, le matériel psychique à la différence du vestige archéologique, n'est pas soumis à l'usure du temps de l'histoire ».

Afin d'y voir plus clair il faut reprendre le texte « Remémorations, répétition et perlaboration »⁶, bien que dans celui-ci, Freud n'ait pas utilisé le mot « réminiscence », mais celui de « répétition » – à noter que pour l'introduction du terme de « compulsion de répétition » il faudra encore patienter six ans⁷. La thèse développée dans ce texte est la suivante : le traitement psychanalytique vise à la substitution de la répétition dont le névrosé souffre, par la remémoration grâce à l'activité de perlaboration déployée sous transfert. Tout en notant que la seule activité de remémoration qui compte est celle qui a lieu sous transfert conformément aux développements présentés dans « La dynamique du transfert » (1912)⁸.

Cependant, cette idée sera nuancée dans le texte « Constructions dans l'analyse », après avoir établi la compulsion de répétition et le nouveau dualisme pulsionnel en 1920. Freud dira, alors, que la remémoration n'implique pas l'épuisement du refoulement, puisqu'il y aura toujours un reste non-su. C'est précisément la raison pour laquelle l'analyste est censé faire des « constructions » qu'il pourra communiquer à l'analysant, en se gardant de prendre pour argent comptant sa manifestation immédiate d'accord ou de désaccord, sur le contenu communiqué. Ce travail de construction n'est qu'un temps préliminaire dans l'analyse, et ne constitue pas la visée

6. S. Freud, « Remémorations, répétition et perlaboration », 1914, *Œuvres complètes*, volume XII, Paris, Puf, 2005.

7. Cf. S. Freud, « Au-delà du principe du plaisir (1920) », *Œuvres complètes*, volume XV, Paris, Puf, 1996.

8. S. Freud, « La dynamique du transfert », *Œuvres complètes*, volume XI, Paris, Puf, 1998.

de l'analyse selon Freud, contrairement à l'affirmation réductive faite par certains courants d'analystes.

La remémoration ou activité psychique de perlaboration présuppose toujours le transfert et donc elle ne peut pas être confondue avec le simple fait banal de raconter une histoire dans n'importe quelle circonstance, à n'importe qui. Cette différence entre « histoire » et « remémoration sous transfert » réinscrit la distinction que Freud établit dans ce texte entre le travail d'un archéologue et celui d'un psychanalyste.

Freud était passionné par l'archéologie. Il se comparait lui-même à Heinrich Schliemann qui avait exhumé les ruines de Troie. Cependant, il dira toujours, dans ce texte de 1937, que la maladie, à la différence des restes archéologiques, relève d'une puissance actuelle et donc, qu'il s'agit de quelque chose qui est encore vivant. Cette puissance encore vivante doit être justement l'objet de perlaboration, de façon à donner sa place à la « vérité historique ». Freud a déjà utilisé ce terme dans le texte « L'avenir d'une illusion »⁹.

La « vérité historique » n'est pas la vérité dont croit parler le névrosé, quand il raconte son roman individuel. La vérité historique n'est pas à ciel ouvert. Elle est toujours à construire sous transfert, et donc tant l'analysant que son analyste, ils participent à ce processus de construction qui ne doit pas être confondu précisément avec les reconstructions que font les archéologues à partir de vestiges détruits et ensevelis. Donc la force convaincante des constructions dans l'analyse dépendra de « la part de vérité historique » qu'elles contiennent bien que, cependant, il soit impossible de l'établir. Il paraît que l'impossibilité de connaître sa teneur entraîne paradoxalement que la construction dans l'analyse puisse se révéler convaincante.

9. S. Freud, « L'avenir d'une illusion », 1927, *Œuvres complètes*, volume XVIII, Paris, Puf, 2002.

Dans « Constructions dans l'analyse », Freud essaye de remettre en question l'idée banale de l'histoire comme relevant du passé. En gros, le fait d'avoir récupéré le terme platonicien de réminiscence lui permet de formuler le paradoxe suivant : le passé psychique n'est pas passé. Si nous voulons comprendre le mouvement de la pensée freudienne il faut impérativement subvertir la ligne courante du temps : passé, présent, futur. Ceci-dit, l'hystérique bien que souffrant de réminiscences, ne souffre pas de ce que nous appelons couramment le passé... si traumatique soit-il.

Le fait de dire que le passé n'est pas passé, implique une subversion de la linéarité imaginaire de l'histoire. L'expérience de la temporalité fut l'objet du grand débat intellectuel du XIX^e siècle. Freud essaiera de se faire une place entre Hegel (1770-1831), d'un côté, représentant de l'idée de l'histoire comme progrès et, de l'autre, les personnages les plus importants du romantisme, Aléman Schopenhauer (1788-1860) et Nietzsche (1844-1900). L'issue singulière que Freud finira par trouver, c'est justement de dire que la répétition, qui fait que le passé n'est pas passé, ne s'oppose pas à l'histoire. En effet, il n'y pas l'un sans l'autre et donc la répétition entraîne en elle-même la différence historique.

Freud va se pencher sur la question de la temporalité avec les outils de son époque. Le problème est que ces outils conceptuels importés à l'intérieur de la pensée psychanalytique n'étaient pas, d'une part, vraiment appropriés à la tâche et, d'autre part, commençaient à être remis en question, au moment même où Freud les utilisait. Freud a eu recours aussi bien à la thermodynamique qu'à la thèse biologique de la transmission des caractères acquis.

L'imbroglio de la thèse de la transmission est bien connu. Freud a eu besoin de justifier l'universalité de l'Œdipe et du complexe de castration sans pour autant avoir recours aux idées innées. Il invente le mythe de l'assassinat du chef tyrannique de la horde pré-humaine et de son ingestion qui, bien que culpabilisante, finit aussi par installer les conditions

d'émergence d'une production psychique : l'interdiction de l'inceste¹⁰. Ainsi, pour garantir le voyage dans le temps de l'interdiction de l'inceste acquise primitivement, Freud récupère la thèse biologique qui sera ouvertement remise en question de son vivant. D'ailleurs, il dira dans « L'Homme Moïse¹¹ », que, malgré le fait d'être au courant de cette remise en cause dans son champ d'origine, lui, il pensait que la psychanalyse ne pouvait, à ce moment, s'en passer¹².

D'autre part, moins connu ou moins compris, est le fait que Freud trouvant appui sur la thermodynamique pourra se distancier de la neurologie afin de poursuivre son invention de la psychanalyse.

Le recours de Freud à la thermodynamique lui permet de penser en termes d'appareil psychique ou animique et donc de laisser en dehors du champ de la psychanalyse le cerveau et sa matérialité cellulaire. Comme tout appareil ou machine, il fait un travail. Justement, le terme de « pulsion » c'est le nom du travail psychique. La pulsion n'est pas une entité ontique, c'est un artefact épistémologique ou concept limite comme disait Freud (c'est-à-dire qui fait limite entre la psychanalyse et la biologie), composé de quatre éléments, à savoir, « la source, la poussée, le but et l'objet ». L'appareil déploie une force qui entraîne la transformation d'une énergie, toujours constante, conformément au premier principe thermodynamique et que Freud nomme « Libido ». D'autre part, le fonctionnement de tout appareil réclamant de l'énergie, par définition, elle doit circuler, donc l'appareil psychique est soumis à une différence de potentiel nommée « désir » par Freud, qui est responsable du fait que l'appareil ne s'arrête jamais de travailler, jour et nuit.

10. Cf. S. Freud, « Totem et Tabou (1912) », *Œuvres complètes*, volume XI, Paris, Puf, 1998.

11. S. Freud, « L'Homme Moïse et la religion monothéiste », 1934-1938, *Œuvres complètes*, volume XX, Paris, Puf, 2010.

12. Comme nous le savons aujourd'hui, revient à Lacan le mérite d'avoir trouvé l'issue.

Les notions tout à fait *sui generis* qui sont celles de « surdétermination et d'après-coup » se sont imposées à Freud dans le but de ne pas rester prisonnier de la pensée classique. L'émergence d'une nouvelle physique allait décliner autrement le déterminisme. Les physiciens ne seront plus contraints de choisir entre le déterminisme et le hasard. Maintenant, ce qui apparaît comme nécessaire ne l'était pas alors, puisqu'il ne l'est devenu qu'après coup. C'est d'une certaine manière ce que Niels Bohr a dit à Albert Einstein à propos de la supposée contradiction qu'il y avait depuis quelques décennies sur la nature de la lumière : était-elle corpusculaire ou ondulatoire ? Le danois dira à son collègue physicien, qui trouvait impossible que Dieu joue aux dés, qu'il s'agissait d'un faux dilemme puisque la nature de la lumière se donnera à voir conformément au dispositif avec lequel elle sera, en effet, interrogée. Freud, bien que tard dans

sa vie, avait aussi appris l'existence de ce débat à l'intérieur de la physique, ce qui allait finir par subvertir la pensée classique. Mais à la différence de sa réaction face au débat biologique sur la transmission des caractères acquis, il dira, dans une lettre du 22/10/1932 à Marie Bonaparte – qui de son côté, se montrait autant préoccupée par l'idée du libre arbitre de l'atome que rassurée par la position d'Einstein – « qu'il fallait en tout cas attendre pour voir ce qu'allait donner la chute de la vision du monde en vigueur »¹³.

Mais, pour revenir à l'appareil psychique qui n'est pas le cerveau, puisque c'est une machine composée d'une part par des « montants d'affects » et d'autre part, d'éléments si particuliers que Freud sera obligé de bricoler leur nom : apparaît le concept de *Vorstellungsrepräsentanz* ou « représentance psychique » ou « représentance de représentation »¹⁴, selon la traduction proposée par Laplanche ; bien que cette traduction fût objet de débat, elle a eu indubitablement le mérite de relever le fait qu'il s'agit d'une représentation sans référent, c'est-à-dire, une espèce de représentation aveugle. Par ailleurs, et dans le but de penser la question de la temporalité, nous avançons que l'appareil animique n'est pas une simple machine à explorer le temps comme, par exemple, celle inventée par le britannique Herbert G. Wells¹⁵, à l'époque où Freud écrivait son « Esquisse pour une psychologie scientifique »¹⁶. L'appareil freudien est une machine à fabriquer de la temporalité. Une temporalité qui ne va pas tout droit en avant, mais qui avance paradoxalement grâce à des rétroactions, et donc qui fait que le soi-disant passé n'en finit jamais de passer.

13. Cf. L. Hornstein, *Práctica Psicoanalítica e Historia*, Buenos Aires: Paidós, 1993, p. 73.

14. S. Freud, « Le refoulement », *Œuvres complètes*, volume XIII, Paris, Puf, 2005.

15. H. G. Wells, *La Machine à explorer le temps*, Paris, Poche Gallimard, 2010.

16. S. Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », 1895, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1956.

Examinons maintenant l'usage que Freud fait du terme histoire : il lui donne, en effet, trois sens différents. En premier, l'histoire est ce qui est vécu par une personne, mais suivant le deuxième principe thermodynamique, elle finit par se perdre en partie lors d'une transcription psychique à une autre, entre Perception et Conscience, selon « la Lettre 52 à W. Fliess ».¹⁷ Deuxièmement, il s'agit du récit moïque ou roman imaginaire du névrosé. Dans ce cas, on pourrait dire que le « moi » est un moi-historien. Enfin, le terme histoire décrit l'activité de perlaboration ou d'historisation subjectivante sous transfert, propre au dispositif analytique. C'est-à-dire, l'histoire en tant qu'opérateur du processus de symbolisation.

Dans ce sens, il n'y a pas de doute sur la distinction freudienne entre récit moïque et perlaboration. Cependant, le débat dans la littérature, – surtout en provenance de l'enseignement lacanien¹⁸ – concerne le réel de l'histoire. À notre avis, ce sont les textes « L'avenir d'une illusion¹⁹ » et « L'homme Moïse²⁰ » qui nous donnent une bonne indication pour comprendre de quoi il s'agit chez Freud.

La construction de ces deux textes est centrée autour de deux idées qui lui sont chères. D'une part, celle qui indique qu'il y a une différence entre la vérité historique et la vérité matérielle ; c'est-à-dire, selon lui, entre ce qu'il devient possible de construire dans une analyse mais aussi de ce qui reste de la résistance à la symbolisation et par ailleurs, la thèse freudienne selon laquelle un morceau de vérité historique se trouve toujours caché à l'intérieur des symptômes, des religions et des hallucinations. C'est précisément ce morceau encore vivant, entretissé des refoulements qui ne cessera pas d'advenir grâce au processus d'historisation déployé sous transfert qu'est l'analyse.

17. S. Freud, « Lettre 52. Lettre à Fliess », 1896. *Naissance de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1956.

18. Cf. N. A. Braunstein, *Depuis Freud, après Lacan. Déconstruction dans l'analyse*, Ramonville Saint-Agne, érès, 2008.

19. S. Freud, *L'avenir d'une Illusion*, 1927, Paris, Puf.

20. S. Freud, *L'homme Moïse*, op. cit.

Cependant, ce que nous venons d'affirmer ne doit pas être entendu à la manière historiciste. C'est-à-dire suivant l'apprentissage scolaire, car conformément à l'avertissement du philosophe américano-hispanique George Santayana (1853-1962) : l'histoire garde la vérité qu'il nous faut connaître pour ne pas répéter les erreurs du passé. Bref, l'analyse n'est pas l'historisation dont parle l'historicisme, aujourd'hui hégémonique, dans notre imaginaire social. Ainsi, il ne s'agit pas de se remémorer pour savoir, c'est-à-dire pour avoir à notre disposition, une vérité soi-disant historique, un élément archéologique du passé. Au contraire, la perlaboration vise à lâcher du passé, à laisser tomber toujours un peu de temporalité. Se remémorer, pour Freud, veut dire faire l'exercice de se souvenir, non pas pour savoir, mais d'une certaine manière, pour oublier, pour laisser tomber.

Mais comment est-il possible, alors, que nous arrivions à oublier ce qui s'est passé ? Pour la simple raison que ce qui s'est passé n'est pas passé : ça insiste à passer. À notre avis, cette idée charpente les trois essais que comporte « L'homme Moïse » : ce texte constitue pour Freud âgé, comme un troisième tête-à-tête avec Moïse – si on tient comme seconde, sa rencontre en 1901, avec la statue de Michelangelo placée à l'église *San Pietro in Vincoli*²¹, le premier ayant été la lecture de la Bible par son père quand il était enfant. Il lui permet de construire la vérité historique du récit juif dans lequel il est venu au monde, à savoir : l'Égyptien, Moïse fut assassiné par ceux qui suivront sa doctrine. Vérité historique, à ne pas prendre pour la vérité matérielle qui est en cause dans l'histoire. Mais, il y a là, construction d'une vérité pour Freud, ce qui lui a permis de lâcher du passé, du vécu, et donc de nous quitter, en paix avec lui-même à Londres, sans avoir céder sur son désir.

Évitons de confondre les deux vérités, tout comme de penser que l'une serait subjective par rapport à l'autre, définie

21. Cf. S. Freud, « Le Moïse de Michel-Ange (1914) », *Œuvres complètes*, volume XII, Paris, Puf, 2005.

comme soi-disant objective. La vérité matérielle n'est pas celle qui est cachée, puisque simplement elle n'est pas, en soi. Elle n'a pas une densité ontologique. En tant que manque-à-être, elle insiste à l'intérieur de la construction de la vérité historique en s'y faufilant à jamais, entre les mots. La vérité historique, résultat de l'analyse, est donc toujours de l'ordre d'une ressemblance qui, entre temps, a fini par avoir perdu son supposé modèle, la vérité matérielle.

Nous pouvons conclure que l'analyse ne vise pas à trouver une vérité méconnue, figée dans le passé de façon plus au moins vague, conforme à la signification actuelle en lien avec le mot réminiscence, mais plutôt à désamorcer le mécanisme psychique de refoulement, afin qu'une vérité historique puisse si possible, un jour être produite et apparaître à la lumière. Souffrir de réminiscences, c'était alors la formule trouvée par Freud pour ainsi affirmer que la souffrance névrotique dérive du non fonctionnement du mécanisme de déploiement de la temporalité. L'appareil psychique ne peut pas renoncer à ne pas fonctionner dans le sens de produire une vérité historique. Celle-ci devient le résultat d'un long processus à priori indéterminé, c'est-à-dire parasité, autant par le hasard que par la nécessité. Sa production vise de façon asymptotique la vérité matérielle qui bien qu'elle ne soit pas déjà là, est toujours à l'œuvre dans le refoulement. Dans ce sens, pour que le patient puisse s'arrêter de souffrir, la vérité matérielle qui est en cause, selon Freud, doit alors se dire librement.

Les termes réminiscence et compulsion de répétition servent à dénoter chacun à leur manière un même fait confirmant le dédoublement de la pensée freudienne. L'un comme l'autre parlent de l'atemporalité de l'inconscient, bien que nous – les « parlêtres », selon Lacan – soyons des êtres voués à l'histoire ; Freud en était persuadé depuis toujours, mais il lui a fallu du temps, pour ainsi concevoir cette idée plus clairement.